

A. L. PAOLI

Secrétaire du Groupe Interuniversitaire "Corsica"

LA NATION ET LA RACE



SCDU DE CORSE



D 079 129174 2

Groupe Interuniversitaire
" Corsica "
Paris

A. L. PAOLI

Secrétaire du Groupe Interuniversitaire "Corsica"

LA NATION ET LA RACE



Groupe Interuniversitaire

" Corsica "

Paris

J
con
ver
nor
et c
par
Cel
pèc
de
«
gen
cist
de
tur
Il
si c
et,

LA NATION ET LA RACE

Lorsque je vois des “intellectuels” corses suer sang et eau pour nous prouver et se prouver à eux-mêmes que nous sommes cent pour cent français — et cela en partant des Grecs, en passant par les Cantabres, pour finir par les Celtes et les Gaulois — je ne puis m'empêcher de me remémorer ce passage de “Mein Kampf” :

« Il est honteux de voir combien de gens promènent aujourd'hui le mot « raciste » sur leur casquette, et combien de gens ont une fausse conception naturelle de cette idée. »

Il ne serait que honteux et ridicule si cela n'était dangereux pour l'esprit et, partant, l'avenir du peuple corse.

Il nous faut donc mettre un point à ces criminelles agitations qui ne tendent ni plus ni moins qu'à briser nos ressorts, faire de nous des loques malléables, pour assouvir les desseins haineux de nos plus grands ennemis.

Je me demande comment devait s'y prendre un professeur d'Université austro-hongroise, avant la guerre, pour prouver à ses élèves hongrois, slaves et allemands, qu'un même sang coulait dans leurs veines et comment il inculquait, à ces jeunes cerveaux, l'amour d'une patrie inexistante, parce que fondée par la "force" et ne vivant que par "l'Intérêt" sur de véritables patries soumises à l'étouffement dans une forme que l'on nomme « État. »

Car le Tout Puissant n'a pas créé les Etats comme d'énormes blocs faits pour écraser les races au profit d'une dynastie, d'une économie, ou d'une politique.

Même si cela était contraire aux intérêts politiques et économiques d'un État, celui-ci commettrait le plus grand crime, et envers lui-même et envers les vaincus, en voulant changer la forme, atrophier la pensée d'une race que

Dieu a créée non pour qu'elle disparaisse mais pour qu'elle garde sa place au soleil et défende farouchement ses qualités ethniques et son atavisme édu-cateur. Je conçois une nation comme l'union naturelle de tous les hommes qui sentent qu'un même sang coule dans leurs veines et s'unissent dans un même sentiment : la conservation, à tout prix, de la race, et cela jusqu'au sacrifice de la vie de l'individu. Car la vie de l'individu n'est rien à côté de la vie de la race.

Voyez les animaux : les plus humbles deviennent terribles lorsque l'on touche à leur progéniture. Un instinct profond les pousse au sacrifice de leur vie. Une mère-poule tient tête à l'éper-vier rapace, et le timide rouge-gorge se jettera, pantelant de fureur et le bec rageur, sur la dangereuse fouine qui dévore ses petits. Prenons les plus minuscules animaux. Avez-vous jamais détruit une fourmillière ? N'avez-vous pas remarqué ce prodige de l'instinct et de la nature : au lieu de fuir devant le danger qui les écrase, les fourmis cherchent, parmi les décombres ces œufs

blancs, plus gros qu'elles, et aucune ne fuit devant la mort sans en emporter un et le cacher jalousement ailleurs? Car, "elles", ne sont que le présent, mais cet œuf dans lequel couve une vie de fourmi, c'est "l'avenir!" Quelle leçon ces bestioles ne donnent-elles pas à tous les peuples! Y en a-t-il beaucoup qui soient capables d'un héroïsme pareil à celui de ces petits insectes?

Nous autres Corses, non seulement nous n'avons pas l'héroïsme de défendre notre race, mais nous restons veules et sans résistance, et il en est parmi nous dont la criminelle lâcheté va jusqu'à servir les desseins de nos oppresseurs et d'autres dont la stupide inconscience va jusqu'à les approuver.

Je vous ai déjà dit de quelle façon je conçois un État et quelle est sa raison d'être et son but : la conservation et la protection de la race.

Un territoire peuplé de plusieurs races que des "conquêtes heureuses" ont soumises à une seule, ne peut donc être un État et, partant, une Patrie. Ce n'est qu'une association imposée par

la force. Ce n'est qu'une union momentanée et contrainte, quel que soit le nom qu'on lui donne et les raisonnements que l'on mette en jeu pour l'excuser.

Obliger un peuple conquis à se battre pour le pays qui l'opprime et lui faire croire qu'il se bat pour sa Patrie, n'est-ce pas la dernière insulte que l'on puisse faire à la raison et la dernière atteinte que l'on puisse porter aux sentiments de ce peuple ?

Et c'est pourtant ce qui arrive au peuple corse. Lui, le peuple conquis, bafoué, berné, trahi, lui, le peuple duquel Rousseau a dit que « un jour il étonnerait le Monde ! » on l'envoie se battre sur tous les coins de la terre pour " la France, son pays ! " Et il le croit ! On lui fait gober cette chose effroyable !

Il faut qu'un peuple tombe bien bas pour perdre ainsi tout bon sens et toute notion de dignité humaine. Un peuple qui en arrive là est un peuple fini.

Lorsque je vois nos maîtres de l'enseignement inculquer à d'innocents petits ces quelques mots qui ne sont qu'un odieux mensonge : « Autrefois notre pays s'appelait la Gaule et ses habi-

tants étaient les Gaulois ! » je ne puis m'empêcher d'être pris d'un insurmontable dégoût.

Jamais une telle duperie n'a pesé sur les destinées d'un peuple !

Les villages brûlés, les “ rebelles ” pendus, Pontenovo ! tout cela est mort et bien mort ! Les assassins de nos pères avaient raison d'agir ainsi. Pourquoi donc ces derniers avaient-ils besoin de résister à l'appel du sang que lui prodiguait la “ grande Patrie ”, la nation la plus glorieuse et la plus civilisée du monde ? On a passé l'éponge sur cette “ honte nationale ” qu'a été la résistance opiniâtre à l'envahisseur et on ne se souvient plus que de tous les “ héros ” qui combattirent avec nos assaillants, pour donner à ces rustres de paysans, le bonheur malgré eux. Et puis, un beau jour, une Assemblée a décrété : “ La Corse partie intégrante de la République Française Une et Indivisible. » Et cela a suffi pour nous décerner un brevet de Gaulois authentiques et nous donner désormais une autre patrie, plus belle, plus grande, plus glorieuse que la nôtre !

Ceux qui croient que l'on puisse, par un décret, faire couler un sang nouveau dans les veines d'une race se sont trompés. Comme se sont trompés ceux qui croient, par une éducation spéciale changer les sentiments profonds de cette race.

Et ceux qui croient aussi, en imposant une langue nouvelle, faire d'un Corse un authentique Français ne sont que de vulgaires imbéciles.

Le souffle de la vérité peut balayer leur fragile échafaudage, comme le souffle d'un enfant balaie un château de cartes.

Car on ne fond pas un peuple dans un autre peuple, comme dans un conte de fées, d'un coup de baguette magique; et je dis que, si un peuple a le devoir de se défendre jusqu'à la mort pour que la race vive, il n'a pas le droit d'envoyer les peuples asservis se battre pour lui, au nom du droit et de la liberté. C'est pourtant l'aventure qui arrive périodiquement aux CorSES depuis plus de cent soixante ans.

Que diriez-vous d'une France attaquée par l'Allemagne et conquise après

de durs et douloureux combats et qui, après la conquête, chanterait la gloire de la plus grande Allemagne, lècherait les pieds de ses maîtres, et réclamerait à grands cris l'honneur d'être une province germanique, déclarant que la résistance à la conquête n'a été qu'un simple malentendu et son hostilité jusqu'alors une erreur historique.

Eh bien, une France qui se courberait aussi indignement sous la férule de ses maîtres ne serait, à vos yeux comme aux miens, qu'une France abattardie.

Alors, pourquoi n'aurions-nous pas raison, nous autres Corses qui pensons que ceux de nos compatriotes qui plient ainsi l'échine sous le fouet de l'oppressur et étouffent leurs plaintes pour chanter ses louanges, ne sont, eux aussi, que de lâches criminels.

Pourquoi est-ce nous qui aurions tort ?

Et pourquoi ce qui est vrai pour la France ne le serait pas pour nous ?

Y a-t-il donc deux poids et deux mesures dans les droits et les devoirs des peuples ?

Cela indiquerait qu'il y aurait des peuples supérieurs et des peuples inférieurs ?

Nous ne serions donc, nous, qu'un peuple inférieur, sans droits et sans devoirs ?

Nos pères, morts à Pontenovo et dans tant d'autres combats, avaient une autre idée de leur dignité et un autre sentiment de leurs devoirs.

Ceux qui ont hérité de leurs qualités et de leur superbe audace ne peuvent s'incliner devant le fait accompli.

Ils se souviennent et ils luttent. Ils luttent d'autant plus violemment qu'il leur est pénible de voir leurs propres compatriotes — ceux pour lesquels ils luttent — leur jeter, les premiers, la pierre de l'infamie.

Ces hommes que, dans votre lâcheté, vous vous montrez du doigt, bons bourgeois gorgés par votre maître, ces hommes-là, demain, seront des héros et vous, vous, eh bien, vous ne serez que la honte de votre race et vous aurez écrit la page la plus pénible de son héroïque histoire.

Il est vrai que vous avez une excuse :

vous êtes pareils dans tous les pays du monde, que vous soyez Corses, Germains ou Slaves. On n'a jamais pû attendre d'une majorité d'imbéciles propres-à-rien l'esprit de décision nécessaire pour subordonner tous les intérêts immoraux et précaires d'un peuple à son intérêt vital et éternel qui ne réside que dans la liberté.

Ces gens ont toujours peur qu'on ne leur fasse lâcher la proie pour l'ombre et gardent hargneusement le pauvre os que le maître leur a tendu afin de les faire tenir tranquille. Autour de cet os rôdent toutes leurs passions et tous leurs sentiments. Malheur à qui le leur arrache. Lui seul est leur patrie. Pauvres sires qui ont abdiqué toute fierté au point d'avoir pris comme devise de leur vie : « Là où l'on mange — fût-ce un os — c'est la patrie ! »

Nous autres autonomistes, nous devons nous demander non pas pourquoi ces gens ne pensent pas comme nous, mais pourquoi ils pensent ainsi. Et nous trouverons aussitôt pourquoi ils pensent ainsi. Parce que le poison à doses massives les a abrutis et annihilés. . .

Et ils sont à plaindre parce qu'ils n'ont pas eu, comme nous, dans leur âme, ce contre-poison qui ne naît que dans les âmes d'élite et qui est seul capable de résister à tous les corrosifs. Nous autres, jeunes soldats de l'idéal séculaire de notre race, devront refréner notre enthousiasme (du moins momentanément) et n'employer que l'arme défensive qu'est la critique ; mais une critique agissante qui morde, qui pénètre et qui réveille.

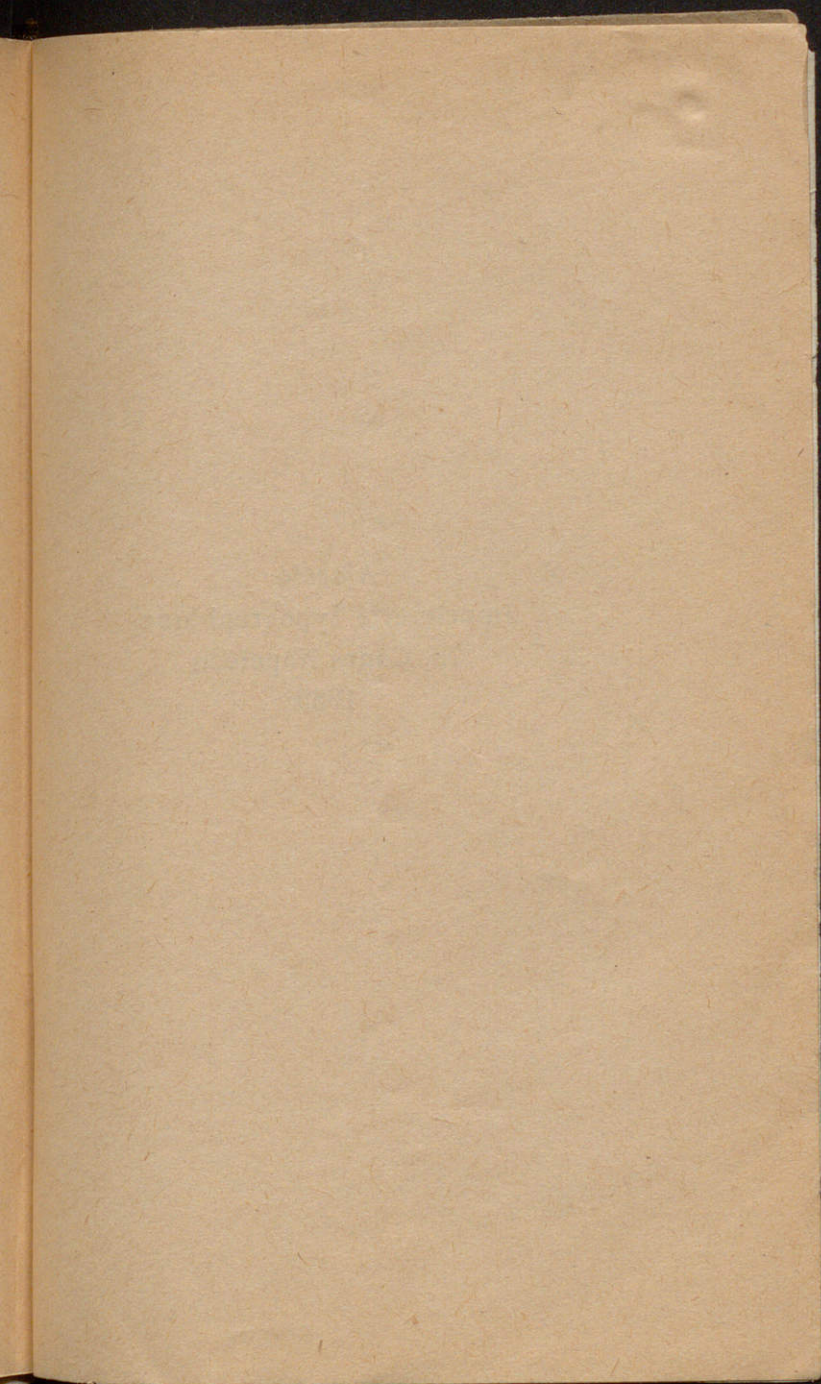
Réveiller un peuple qui dort, réveiller son sentiment national, sa fierté naturelle, son amour pour la liberté et son admiration pour ses propres aïeux, c'est le faire renaître pour la grande et ultime chose : le sacrifice de l'individu pour la sauvegarde du pays !

Le peuple Corse, aujourd'hui abandonné, gisant et sans défense, à ses féroces oppresseurs qui agitent à ses yeux le miroir aux alouettes d'une "liberté" dangereuse parce qu'elle n'est que l'antichambre de la mort, a besoin de cette confiance en ses destinées qui, seule, fait faire de grandes choses.

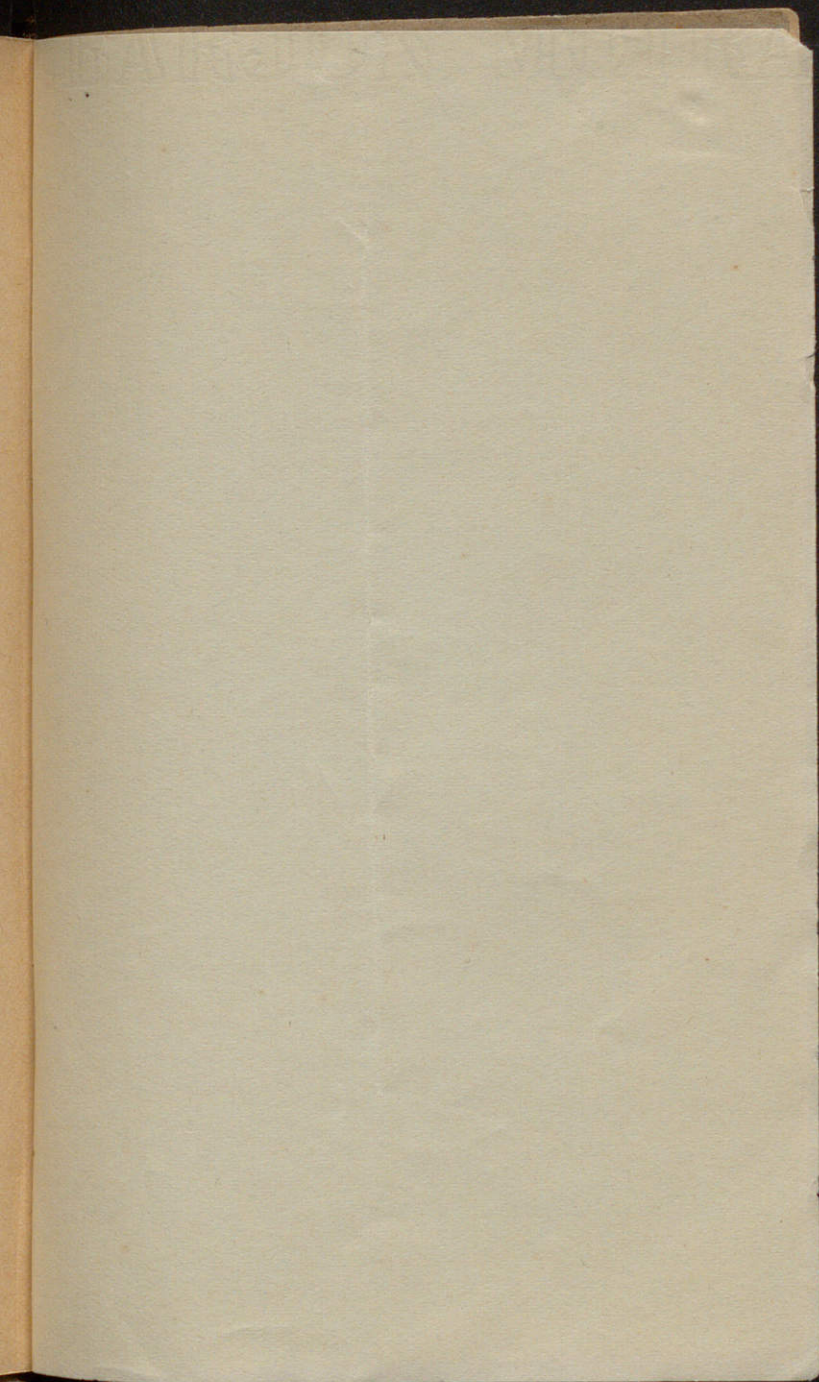
Mais il faut, pour cela, arrêter net cette culture pernicieuse et cette éducation faussée qui vont à l'encontre de ses intérêts les plus sacrés.

Nous devons inculquer à notre peuple qu'il est, à tous les points de vue, supérieur au peuple qui le domine et arracher de son âme, une à une, toutes les fausses convictions que l'on y a semé.

(*Fin*)



Ajaccio
Imprimerie typographique
79, Cours Napoléon
1939



OST

CIETA